

Grande Nature

# LA DÉRIVE

NICOLE M. BOISVERT



Chapitre 1



## L'accident

Je m'appelle Annette.

En une seconde d'inattention, ma vie a basculé.

C'était la première poudrière de l'hiver sur la route 20 entre Montréal et Québec. La Toyota filait comme un bolide. Soudain, une plaque de glace, un long dérapage, un tonneau, le pare-brise qui éclate. Puis, le long silence blanc d'un champ enneigé. La voiture s'est enfoncée, bloquant les portières.

J'étais vivante et pas lui. Mathieu, mon cher et unique Mathieu, ne respirait plus. J'avais froid, j'avais mal et j'étais seule. Mieux valait mourir aussi. Me laisser

engourdir lentement par le vent glacial, laisser s'endormir ma douleur, et sombrer avec Mathieu dans le néant. Prisonnière de la neige, tout est devenu clair dans mon esprit: je ne voulais pas continuer de vivre sans lui.

Ma vie, c'était Mathieu. Il était mon présent et mon avenir. Il était moi, j'étais lui. À quoi bon poursuivre ? À 16 ans et demi, je le savais, ma vie était finie. Je me suis évanouie.

Le lendemain, j'ouvre les yeux sur le blanc des draps amidonnés de l'hôpital. Des flocons de neige gorgés d'eau s'écrasent pesamment contre la vitre de la fenêtre. Je suis donc vivante, me dis-je en examinant ce corps que Mathieu aimait tant : des bleus partout, des coupures légères, une foulure.

Je m'en sors indemne, certes, mais le coeur en mille miettes. Pas un son ne sort de ma gorge, pas une larme ne coule sur mes joues blêmes.

Mes parents, au pied du lit, sont désespérés. Mon père ne dit que des phrases toutes faites. Ma mère s'inquiète.

Pauvre maman, pauvre Renée. Elle ne changera jamais. Elle s'est maquillée. Pas un pli dans son tailleur pour venir à l'hôpital. Pas une mère de travers dans ses cheveux blond cendré. Elle est toujours en représentation, maman. Je ne les vois ensemble, ces divorcés, que dans des situations-catastrophes. Comme aujourd'hui.

- On est venu te chercher, Annette, me dit papa.

- Pour aller où ? Je n'ai envie d'aller nulle part. Je veux rester ici et... dormir. Longtemps, très longtemps.

- C'est impossible, répond ma mère. Le médecin a déjà signé ton congé. Tu es hors de danger. Tu as seulement besoin de repos et de calme. Viens, chérie, on va t'aider...

Je résiste, mais sans succès. Comme un bébé, ils me soulèvent, m'habillent et me soutiennent jusqu'à la sortie. Je m'abandonne, trop ébranlée pour réagir.

Tapie dans ma chambre, chez maman, je regarde défiler les jours tristes sans desserrer les dents. Je garde l'oeil sec, mon

chagrin est trop grand. Ma mère s'affole, je le vois bien. Toute directrice des communications qu'elle soit, elle n'arrive pas à communiquer, à trouver la clé qui ouvrirait les vannes. Je n'y peux rien. Je suis fermée. Comme une banque un jour férié. Rien qui entre, rien qui sort.

Je passe mon temps à malaxer mon passé rempli de Mathieu. Il était tout pour moi : mon matin, mon souffle, ma joie. Avec lui, je riaais, j'étudiais, je dansais. On se bagarrait aussi, comme des chiens fous, pour ensuite s'étrangler d'amour.

Je retrouve son odeur, son parfum encore enfermés dans son pullover bleu ciel que j'aimais tant, que j'aime toujours. Je plonge mon visage dans la laine, aussi douce que la paume de sa main. Je réussis presque à faire apparaître Mathieu devant moi. Il est là, à côté de moi, n'est-ce pas ? Il ne peut pas m'avoir abandonnée ainsi. Ce n'est qu'un au revoir, j'en suis sûre.

Je l'aime tant et tant. Je l'aime plus que je ne m'aime.

Le temps s'étire lentement. Vingt-et-un jours déjà sans un appel de Mathieu, sans un mot doux. Jadis, il m'écrivait de longues lettres enflammées, poétiques.

J'avais juré de n'en jamais parler à personne. Elles m'arrivaient par télécopieur, par messenger ou par la poste. Chaque fois, je les dévorais, fébrile, je les lisais et les relisais. Mon cœur bondissait à chaque phrase. Je cherchais les mots d'amour rassurants.

Pourquoi donc s'est-il tué aussi bêtement ? Je ne comprends pas. Ce n'est pas juste. Il était trop jeune pour mourir. Et moi, je suis trop vide, trop fragile et trop seule pour poursuivre mon chemin. Pourquoi ne m'a-t-il pas amenée avec lui dans cet ailleurs qui me l'a arraché ?

Ma blessure est trop profonde, jamais elle ne se cicatrisera. J'étouffe de souffrance.

Mes parents désespèrent un peu plus chaque jour. Je ne mange plus. J'ai terriblement maigri, mes pantalons glissent sur mes hanches. La douleur m'enveloppe. Devant moi, il n'y a qu'un grand trou noir.

Ma mère dit qu'Isabelle, ma meilleure amie, appelle tous les jours pour prendre de mes nouvelles. Mon père m'envoie des lys qui embaument l'air. Il m'a acheté une nouvelle raquette de tennis. Pourquoi faire, je me demande ? J'ai du mal à lire, à me concentrer. Les images de la télé se

brouillent. Je ne veux ni voir ni entendre personne.

L'école, je m'en fiche. Jamais je n'y remettrai les pieds. À quoi bon retourner en classe retrouver ces crétiens qui rient pour rien, qui vont faire semblant que Mathieu n'a jamais existé et que la vie continue. De toute façon, mon trimestre est raté. Et puis, ça sert à quoi au juste, les diplômes ?

- Annette, Annette es-tu là ?

Je ne réponds pas. C'est mon père qui tape doucement à la porte de ma chambre. J'attrape Oréo, mon chat noir et blanc, gardien de tous mes secrets, et vite sous les couvertures.

- Annette, dit papa d'une voix incertaine, est-ce que je peux entrer ?

Bouche cousue. Je n'ai rien à dire.

La porte s'ouvre. Roger, mon père, est là. Mal à l'aise du haut de son mètre quatre-vingt, il s'avance dans la pièce, hésitant, comme s'il voulait être ailleurs.

- Comment ça va, ma fille ? Je te trouve un peu pâlotte... Ça te tenterait de venir marcher un petit quart d'heure ? Il fait beaucoup moins froid dehors...

- ...

- Allez, un petit coup de cœur. Renée te prête sa pelisse avec le capuchon.

- Non, p'pa, je préfère rester ici.

- Voyons, ma puce, qu'est-ce que tu es en train de devenir ? Faut que tu fasses un effort. Faut réagir maintenant...

- Non, p'pa, je te l'ai dit...

- Viens, chouchoune, on va marcher et faire un petit bilan de tout ça...

- P'pa, arrête de me parler comme un comptable, je m'en fous de tes bilans.

- Mais Annette, si tu voulais, on pourrait planifier ton avenir ensemble... toi et moi, tranquillement...

- P'pa, j'suis pas un problème fiscal, d'accord ? Laisse-moi. Tu ne comprends rien et t'as jamais rien compris. D'ailleurs, qu'est-ce que tu sais de l'amour, toi ? L'aimes-tu, ma mère ? Des fois, j'me dis que ça ferait ton affaire qu'elle disparaisse ! Laisse-moi, p'pa. Je ne te demande rien, je ne veux rien. Va-t-en.

Il vacille, et devient blanc. Je l'ai blessé, je le sais. Tant mieux. Moi aussi je suis blessée.

L'instant d'après, je regrette d'avoir parlé si vite. C'est vrai qu'il a l'air démoli. Je n'en reviens pas. Tout le monde dit de

mon père qu'il est « performant » au bureau. En fait, il est bon en tout : au golf, en ski, au tennis. Il a son condo, son auto, son boulot. Mais avec moi c'est un gros zéro. Pourvu qu'il sorte de ma chambre...

Par la porte entrebâillée, je le surveille maintenant dans la cuisine. Il a l'air piteux, malheureux aussi.

- Je n'arrive pas à la toucher non plus, dit ma mère. Annette s'est verrouillé le cœur à double tour. Je pensais que peut-être tu arriverais, toi, à faire jaillir l'étincelle...

Mon père, visiblement nerveux, pige une cigarette dans le paquet de ma mère. Ça alors... lui qui n'a pas fumé depuis trois ans ! Il regarde intensément ma mère, en silence. Je suis troublée.

Il insiste :

- As-tu pris rendez-vous pour Annette chez le médecin ?

- Oui, et j'aimerais bien que tu nous accompagnes. J'ai parlé à Isabelle aussi. Elle viendra voir Annette après ses cours. Roger, la petite n'a pas versé une seule larme depuis l'accident. Elle ne parle quasiment pas. Toute la journée elle reste allongée sur le lit à regarder ses photos et à

écouter les cassettes de musique de Mathieu. Elle s'endort tout habillée avec le jean et le pull bleu de Mathieu. Dis-moi quoi faire, Roger, je t'en supplie. Je suis au bout de mon rouleau...

Je me lève sur la pointe des pieds et ferme doucement la porte de ma chambre.

Les heures passent, toutes semblables et grises. Oréo ne veut même plus venir dans mes bras. Je dois sentir trop mauvais.

Le lendemain, quand la maison est vide, je me faufile dans la salle de bains pour une douche et un shampooining. En sortant, Isabelle est là, dans le couloir, comme par hasard.

- Allo, me dit-elle timidement.

- Salut Isabelle.

- J'avais tellement envie de te voir, Annette... Je suis tellement contente ! Je m'ennuyais de toi, tu sais. On est tous inquiets à l'école.

Je fige, comme gelée. Elle m'enlace tendrement. Je suis bien contente moi aussi de voir Isabelle, mais je n'arrive pas à sortir de ma coquille. Heureusement, elle ne dessert pas son étirement. On entre dans ma chambre.

Je me précipite sur Oréo. Son ronronnement me réjouit et meuble vaguement l'attente.

- Donne-moi ta brosse, chuchote Isabelle, je vais te démêler les cheveux.

Passive, je m'assois devant la coiffeuse et commence à lisser les longs poils d'Oréo qui fait patte de velours. Isabelle défait les noeuds de mes boucles brunes. Elle brosse longuement, mécaniquement, comme recueillie.

Le miroir me renvoie une image déconcertante de moi-même. Il y a si longtemps que je ne me suis vue du dehors.

- J'ai une sale mine, tu ne trouves pas ? Isabelle secoue la tête. Pourtant, elle voit bien les cheveux ternes, les yeux marron cernés, le teint sans éclat.

- Tu as maigri un peu, voilà tout. Tu parais plus grande, plus élancée... c'est plutôt bien, non ?

- Je suis blanche comme une aspirine. J'ai l'air d'un mannequin sous-alimenté !

- T'en fais pas, Annette... Tes taches de rousseur te donnent quand même un air de santé...

- Et puis, je me fiche bien de quoi j'ai

l'air ! Ça m'est complètement égal si tu veux savoir !

- Tu as de la peine, Annette, je le vois bien... C'est écrit sur ton visage... Tu es en petits morceaux... Comment je peux faire pour t'aider ?

Isabelle pose délicatement la brosse et m'enveloppe les épaules encore chaudes et humides de ses bras chargés d'affection. Le temps s'arrête. Une onde de chaleur m'envahit. Je ferme les yeux. Des larmes brûlantes, grosses comme des billes, se fraient un chemin à travers mes longs cils. Les sanglots m'étouffent.

Isabelle, patiente, me laisse m'abîmer dans les larmes jusqu'à l'épuisement.

Recroquevillée sur le lit, je plonge finalement la main dans la poche de mon peignoir et tend à mon amie la dernière lettre de Mathieu, toute chiffonnée. Elle déchiffre les feuillets un à un. L'émotion la gagne aussi, son regard s'embue. Elle mesure la profondeur de l'amour qui nous unissait, Mathieu et moi.

- Tu vois bien que je suis morte, Isabelle. J'ai perdu mon autre moitié. La vie n'a plus de sens pour moi. Comprends-tu ?

Des heures durant je ne parle que de lui. De ce qu'il était, de ce qu'il voulait, de ce que nous allions faire ensemble. Entre les murs pêche de ma chambre j'entends même résonner son rire moqueur.

— Je t'ai apporté des photos, dit Isabelle, celles du bal des finissants du secondaire. J'ai pensé que cela te ferait plaisir qu'on les regarde ensemble.

Mathieu est là, rieur, bouffon, en costume trois pièces et cravate devant la limousine blanche louée par la bande de copains pour la soirée. Je souris.

— Regarde-le, Isa, avec ses airs de propriétaire ! Et celle-là ! Sur la table à pique-nique à se déhancher avec toi sur un rock !

— Tiens, la piscine chez Geneviève et Nathalie ! Tu te souviens, le party s'est terminé à huit heures et demie du matin !

La dernière photo tremble dans mes mains. En gros plan, Mathieu et moi. Il m'embrasse sur la bouche. Mon cœur flanche à nouveau. Encore aujourd'hui, je me rappelle le goût de ce baiser.

— J'ai mal, Isabelle, j'ai trop mal. Je veux que cela s'arrête. Je n'en peux plus. Aide-moi, s'il te plaît... aide-moi.

Dehors, tout est blanc. Il neige à plein ciel. Les rares promeneurs ploient sous la tourmente. Le soleil ne reviendra donc jamais plus ?

Isabelle me fixe intensément, de la crainte dans les yeux.

— Ça te ferait du bien de revenir à l'école, de revoir tout le monde. Veux-tu que je vienne te chercher demain matin ? Juste pour une demi-journée.

— Non, Isa, je ne veux pas retourner au cégep. Jamais. Ne m'en parle plus, c'est décidé. Laisse-moi, maintenant, veux-tu. Je suis fatiguée.

Ma chambre a retrouvé son aspect feutré. Les rideaux à grands ramages verts absorbent les bruits de la rue. Tous mes souvenirs sont éparpillés sur le couvre-lit froissé. J'attrape un cintre à jupe et suspends le jean de Mathieu. Je mets son pull par-dessus, enroule son foulard autour du crochet et épingle sa casquette au foulard. Je suspends le cintre à la patère.

Me voit-il, Mathieu, en cet instant ? Il me semble qu'il est là, tout près de moi. Si

solide, si joyeux. Mon Mathieu qui dévorait la vie. Tiens, j'aimerais bien que ses parents ne prêtent son chien.

Qu'il nous a fait rire, son Nono ! Quand Mathieu lançait un bâton au loin, Nono partait en chasse, attrapait le bâton et le ramenait.

- C'est beau, mon Nono, disait Mathieu. Allez, encore ! Va chercher le bâton !

Dès le deuxième lancer, Nono en avait assez de ce jeu idiot, et allait cacher le bâton. Mathieu croulait de rire.

- Pas si nono que ça, le Nono, disait-il. C'étaient nos dimanches de fin de mois. Trop fauchés pour se payer le cinéma, on partait tous les trois courir sur le Mont-Royal. Mathieu prenait plaisir à attirer les écureuils. Pas farouches pour deux sous, ils s'approchaient, prompts à déguerpir au moindre geste brusque. Une fois rassurés, ils attrapaient de leurs pattes onglées les arachides au creux de la main tendue. Dès que Nono s'amenait, les écureuils fuyaient vers les cimes des érables à Giguère, sautant d'une branche à l'autre en exhibant leur ventre clair. Nono se rabattait alors sur la chasse aux ratons laveurs...

Ce beau temps est fini. Plus jamais il ne reviendra, mon Mathieu. Plus jamais il ne me prendra dans ses bras. Plus jamais je ne sentirai son regard bleu me caresser, sa main effleurer ma joue. Mathieu, je t'en supplie, viens me chercher... Tout de suite, maintenant...

Quand à minuit et demie je suis revenue dans le présent, mon père et ma mère discutaient encore.

- Il faut trouver une solution, Renée. Tous les problèmes ont une solution. Tu la ramènes chez le médecin et après, on part en ski tous les trois. Ça va la secouer.

- Tu ne comprends pas, Roger. Annette ne veut pas de nos solutions.

- Mais ça n'a aucun sens ! Il doit bien exister un moyen de la sortir de sa stupeur ! Qu'elle prenne des médicaments. Ton Dr. King pourrait bien lui prescrire des remontants, non ?

- Roger, Annette n'est pas une voiture. On ne peut pas l'amener au garage pour la faire réparer. Comprends-tu ?

- On est quand même ses parents !

- Elle n'en veut pas de ses parents en ce moment. Elle ne veut pas faire de ski. Je lui en ai parlé. Le grand air, elle s'en



balance. La montagne, ça l'étouffe. D'ailleurs, elle ne veut plus voir de neige de sa vie. Le blanc, la neige, le froid, tout ça lui rappelle Mathieu.

- Qu'est-ce que tu suggères alors ?  
- J'ai une idée qui me trotte dans la tête depuis quelque temps. Peut-être que James et Louise pourraient la prendre comme équipière... J'ai l'adresse de leur poste restante au dos de la dernière lettre de Louise.

- Tu enverrais ta fille sur un voilier ? Elle n'a aucune expérience, tu sais bien. Et puis, c'est pas une vie pour elle ! James est tellement marginal...

- Justement. Ça la changerait de ses parents qu'elle trouve trop conservateurs. Je sais que Louise n'a jamais eu d'enfant, j'y ai songé, mais ça plairait à Annette de se faire traiter en adulte. Qu'en penses-tu ?

- Ouais... c'est une idée... Mais c'est tellement dangereux, la mer...

- Roger, la voiture aussi, c'est dangereux...  
- Tu as raison, essayons de les contacter. On verra bien.

## Chapitre 2



### Le voilier

L'aéroport de Mirabel est couvert de nuit encore noire. On décollera à la barre du jour. J'ai mon billet en main : Annette Dubé, siège 26 A, destination Barcelona, Vénézuéla.

Isabelle, papa et maman m'ont accompagnée. Ils sont là-haut, derrière la vitre, à surveiller mon départ. Des centaines de voyageurs battent la semelle, souriants et heureux de partir. Moi, je ne suis que perplexe. Je pars sans trop savoir pour où, ni pourquoi.

C'est mon premier grand voyage en avion. Quelle sensation de se retrouver à 10 000 mètres d'altitude, de regarder les